

CANNES : SOUVENIRS

« En 1962, je suis allé à Cannes pour la première fois afin de rédiger la chronique du Festival. A l'époque, j'étais jeune et je suivais des études de mise en scène à l'École officielle de cinématographie de Madrid et travaillais comme rédacteur dans un magazine de cinéma spécialisé. Pour moi, comme pour la majorité des cinéphiles de l'époque, le Festival de Cannes était une scène où chaque année au printemps était projetée une sélection de films du monde entier, signés de quelques uns des meilleurs réalisateurs encore en vie. C'est pourquoi le fait d'avoir accès, au bout de quinze jours, à des films que la majorité de mes concitoyens ne pourraient pas voir pour des raisons de distribution et de censure politique (à parts plus ou moins égales) représentait une opportunité exceptionnelle, une sorte de privilège pour quelqu'un comme moi, en cours de formation.

J'ai voyagé seul, en train. Pendant le voyage, qui à vrai dire, m'a semblé interminable, je me suis remémoré quelques événements récents empreints de scandale à propos du Festival. Sans trop savoir pourquoi, c'est la première chose à laquelle j'ai pensé. Cannes était par exemple la ville où en 1960, *L'avventura* avait été hué par une grande partie du public la nuit de sa sortie mondiale ; c'est également à Cannes que quelques jours plus tard, le Jury International avait reconnu la qualité du film de Michelangelo Antonioni en lui attribuant un Prix Spécial, déterminant ainsi, et de façon positive, le destin d'un des chefs-d'œuvre du cinéma moderne.

C'est aussi à Cannes, en 1961, que « *Viridiana* », le premier film espagnol réalisé par Luis Buñuel dans son pays après de nombreuses années d'exil, a remporté la Palme d'or et suscité un immense scandale en étant jugé blasphématoire par *L'Osservatore Romano*. Cet événement avait directement entraîné la destitution du Directeur général de la cinématographie et d'après le gouvernement espagnol, « *Viridiana* » n'avait jamais existé.

C'est pour cette raison, entre autres, que Cannes représentait pour moi une scène où se jouait souvent le sort des œuvres qui, avec le temps, prouvaient leur nature artistique intemporelle. Je me demandais ce que pourrait donner une édition qui, cette année, s'annonçait prometteuse, au moins sur le papier.

C'est l'esprit rempli de ces pensées et d'autres encore que je suis enfin arrivé à Cannes la première semaine de mai. Pas du tout prévoyant, j'ai eu du mal à trouver un endroit pour dormir. Après de nombreuses allées et venues, je me suis arrêté dans un petit hôtel près de la gare. Comme à cette époque, j'étais victime de terribles insomnies, je suis resté toute la nuit allongé sur le lit, les yeux ouverts dans la pénombre, à entendre passer les trains.

La lumière de l'aube représentait toujours un soulagement. Je sortais immédiatement dans la rue pour profiter de la quiétude d'une ville encore endormie. En attendant la projection du premier film de la journée (j'arrivais à en voir quatre par jour), j'avais pris l'habitude de marcher lentement sur le Boulevard de la Croisette. C'était ma seule promenade au calme, le seul acte de contemplation pure réalisé sans écran de cinéma devant les yeux, ce mirage qui renfermait les rêves (et les cauchemars) de nombreux cinéastes venus du monde entier.

Dans l'édition de 1962, le Festival a présenté des œuvres de Robert Bresson (*Procès de Jeanne d'Arc*), Luis Buñuel (« *L'ange exterminateur* »), Michelangelo Antonioni (*L'eclisse*), Luis G. Berlanga (« *Plácido* »), Satyajit Ray (*Devi*), Agnès Varda (*Cléo de 5 à 7*), Otto Preminger (*Advise and Consent*),

Pietro Germi (*Divorce à l'italienne*), Jack Clayton (*Les innocents*)... On peut confirmer que certains de ces films font aujourd'hui partie du patrimoine le plus prisé de l'histoire du cinéma. C'est pourtant un film brésilien de qualité inférieure, *La parole donnée*, qui a remporté, non sans qualité (je ne l'ai pas revu depuis), la Palme d'or de cette édition.

Ma perplexité fut de taille face à ce résultat, surtout, lorsque dans le Jury International, figurait un cinéaste à qui je vouais une grande admiration et dont j'attendais le meilleur : François Truffaut. Le voir impliqué, en quelque sorte, dans ce que je qualifiais de véritable absurdité avec mon impétuosité juvénile, me fit réfléchir. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à comprendre la difficulté de la tâche des membres d'un Jury venu de pays très différents, issu de cultures variées et très souvent, doté de critères et de goûts cinématographiques divers. Je me suis dit qu'un palmarès était évidemment le fruit d'un débat et d'un vote pouvant donner lieu à des erreurs, y compris à des injustices manifestes, certes, mais toujours négociées, il faut bien le reconnaître, ou, comme on le dit souvent actuellement, approuvées à la majorité. Finalement, c'est ce qui se passe tous les jours en politique.

Spectateur en fin de comptes, cette perplexité initiale a dû influencer mon courage plus que de raison puisque je n'ai jamais voulu faire partie du jury d'un festival, probablement en raison d'un sentiment de responsabilité excessif, conscient de la difficulté qu'implique ce rôle. C'est pourquoi de nombreuses années ont dû s'écouler avant que j'accepte, pour une question de gratitude, l'invitation du Festival à faire partie du Jury International. Mais c'est une autre histoire.

Souvenirs... Outre le souvenir de quelques films extraordinaires lors de cette première visite au Festival de Cannes, je garderai toujours en mémoire ma rencontre avec Robert Bresson, les tics d'Antonioni, les éclats de rire de Georges Sadoul pendant la projection de « L'ange exterminateur » (j'étais assis à côté de lui) et le sourire timide de Deborah Kerr. »

Victor Erice